

de chose la durée d'une année ! et cependant que de choses ont lieu dans ce court laps de temps !

Le 23 mars 1898, M. Oscar Fanyau, pharmacien, à Lille (Nord), recevait la lettre que l'on va lire et qui portait la date de deux ou trois jours précédants :

« C'est avec une profonde reconnaissance que je vous adresse ces quelques lignes. Le remède qui, d'un bout à l'autre de la France, est associé à votre nom, a fait pour moi l'impossible, pour ainsi dire. Pendant quinze ans j'ai souffert d'une maladie d'estomac et en conséquence j'étais obligé de prendre très peu de nourriture, et généralement j'en rendais une partie. A la fin, il me devint impossible de travailler. Je pouvais à peine dormir. De mauvais rêves et d'épouvantables cauchemars hantaient continuellement les courts instants de sommeil que je prenais. J'étais devenu d'une maigreur excessive, et les forces m'avaient complètement abandonné. Je devins un fardeau pour ma famille, et j'étais dégoûté de la vie. J'en étais arrivé à souhaiter la mort pour me délivrer. J'avais de fortes palpitations, ce qui me faisait croire que j'avais le cœur malade. Non seulement je ne digérais pas ma nourriture, mais je souffrais en outre d'une constipation qui résistait à tous les remèdes que j'essayais. Chaque fois que j'étais pris de nausées, je rendais beaucoup de bile, ce qui, d'après les médecins, indiquait que j'avais le foie inactif. Tous ces symptômes prouvaient que mon mal était profondément enraciné. Telle était ma triste condition, lorsque mon ami, M. André, me pressa de faire usage de votre tisane américaine des Shakers. C'est ce que je fis enfin, mais sans grande confiance, ni espoir. J'avais déjà pris tant de remèdes, et toujours inutilement. Comment me blâmer d'avoir si peu de foi ? Mais je suis encore tout émerveillé au souvenir de l'heureux résultat. J'allais mieux de jour en jour et, au bout d'un mois, j'étais complètement guéri et à même de me remettre au travail. Il me semblait renaître à la vie. Depuis cette époque je n'ai cessé de jouir d'une bonne santé. Acceptez donc mes meilleurs remerciements, tout en vous autorisant à publier ma lettre. » Jean Barou, cultivateur à Vars, par Guillestre (Hautes-Alpes), le 25 mars 1898.

égalisation : le Maire, David.